

s'avèrent satisfaits de leur sort. Comme tous les colons, ils sont bûcherons avant d'être capables de labourer leur terre. D'autres viennent grossir les rangs, grâce aux renseignements obtenus aux bureaux de placements des pères missionnaires de Québec. Les familles qui retournent sont généralement celles de citadins peu habitués au dur travail de défricheur. A l'arrivée des pionniers, à peine quelques acres de terre sont-elles défrichées le long de la voie ferrée. Le défrichement se fait au fur et à mesure que les gens s'établissent. Les souches sont enlevées à l'aide d'un cabestan ou tirées par des chevaux, une fois les racines coupées. Si elles sont assez légères, on les enlève à la main.

Chaque année, la famille est responsable du défrichement de deux acres de terrain sur sa ferme, afin d'obtenir du Ministère des terres et forêts de Kapuskasing, un permis pour la coupe de l'année suivante. Si un commerçant ou une compagnie garantit l'achat du bois, on accorde un permis de coupe de cinquante cordes à un célibataire alors qu'un homme marié se voit octroyer un permis de cent cordes. Plus tard, une jeunesse pouvait avoir jusqu'à 100 cordes alors que le père de famille avait 200 cordes.

On coupe de préférence l'épinette et le tremble car ils sont en demande. On se sert de la hache puis de la scie qu'on appelle communément "bucksaw" et de la hache. Ce bois, transporté par la rivière, une fois "chargé" sur les chars, vaut entre \$4.00 et \$8.00 la corde. Il nous est malheureusement impossible d'établir le prix exact, mais on réalise que l'homme travaille très fort et ne gagne que peu. Outre la compagnie Spruce Falls, messieurs Wilfrid Guérin, Alfred Bérubé, Vital Roy, Joseph Chevrier, Adrien Bélair, Ovide Desgroseillers, l'abbé Gagné d'Opasatika, Jean Desraspe, Joseph Bélair et Narcisse Veilleux de Lowther et Joseph et Rodolphe Forget du 88 font le commerce du bois. La compagnie Hawk Lake dont les bureaux sont au "mileage" 86 près du village, achète surtout le tremble écorcé qu'elle revend à l'extérieur.

Pendant les premières années, même si presque tous cultivent, la terre ne produit pas assez pour nourrir une famille. La plupart élèvent quelques animaux. Le cheval leur est indispensable lorsqu'ils se servent de divers instruments aratoires: la charrue, la herse (à disque, à dents, à ressort, à diamant), la faucheuse, le râteau, la semeuse, la renhausseuse. Ils utilisent également une presse, une batteuse. Mais bien avant tous ces instruments aratoires qui facilitent le travail du colon, les champs étaient tous fauchés à la main.

La femme travaille très fort et autant que l'homme. Tout en élevant ses enfants, elle aide aux travaux de la ferme. En plus, elle cultive ses légumes, fait sa propre mise en conserve, puise l'eau des puits, fait sa lessive à la cuve, brosse les planchers de bois, fait généralement son

pain. Elle confectionne la majorité des vêtements dont sa famille a besoin et les repasse au fer chauffé sur le poêle avant l'avènement du "fer à gaz".

Durant les chaleurs de l'été, plusieurs femmes cuisent leur pain dans un poêle à bois qu'on a installé dehors en plein air, parce qu'il fait trop chaud pour faire la cuisson à l'intérieur.

L'hiver, le travail manque sur la ferme et les hommes se rendent aux chantiers pour la coupe du bois. Pendant les longs mois d'hiver, alors que le mari est aux chantiers, la femme est obligée de prendre tout en charge. Elle "fait le train", nourrit les animaux, transporte son eau du puits, sinon des dégouttières, de la neige fondue. La mère se fait aider des plus jeunes, mais les garçons les plus vieux laissent l'école très jeunes pour aller dans le bois avec le père.

Pendant l'hiver, certains enfants voyagent au village avec leur chien attelé avec une petite "sleigh", plusieurs fois par semaine pour la moullée, "la malle" et quelques provisions.

La plupart des jeunes filles travaillent hors du foyer paternel dès leur sortie de l'école. Pour leur service auprès d'une famille souvent assez nombreuse, elles reçoivent 50¢ par jour ou \$15.00 par mois, car elles travaillent sept jours par semaine. Même l'une d'entre elles nous a dit "avoir travaillé pour moins que ça".

Au début de la colonie, toutes les provisions nous parviennent par le train. La Spruce Falls, Mercier et Sherley de Hearst et Campbell de Kapuskasing font le commerce en gros des denrées alimentaires.

Le lard se vend frais et chacun doit le saler afin de le conserver. Le jambon et le bacon se vendent en larges tranches appelées "slabs". Ils coûtent alors entre 12¢ et 15¢ la livre.

Pour conserver la viande, on la fait geler à l'extérieur au cours de l'hiver. Durant l'été on se sert d'une glacière pour la garder au frais. Il s'agit d'une "petite bâtisse avec des doubles portes" où on empile des blocs de glace recouverts de plusieurs pieds de "bran de scie" au printemps. Faut de glacière, on enveloppe la viande avec soin, puis on la dépose dans des chaudières que l'on suspend au-dessus de l'eau dans les puits. Soit dit en passant, ces puits sont creusés au pic et à la pelle. La terre est sortie dans des seaux ou des cuves à tour de bras ou tirées par des chevaux à cause de leur poids.

En 1939, on peut se procurer des réfrigérateurs qui fonctionnent à l'huile de charbon. Il n'y a ni marché, ni coopérative où le surplus puisse être vendu. Chaque famille consomme sa récolte et essaie de vendre le surplus à ses voisins. Plusieurs passent de porte en porte pour vendre la

viande, le reste est salé.

La crème est mise dans des bidons envoyés sur le train au jour spécifique à New Liskeard, Val Gagné,

Moonbeam. Plus tard, elle est ramassée par M. Léonard de Moonbeam. Dans le village seulement, la vente de lait se fait de porte en porte vers les années 50.

Routes et premiers véhicules

Ce sont les Indiens qui nous tracent la toute première route. Ils arrivent en canot, sur la rivière avec leurs fourrures, et marchent le long du chemin de fer pour se rendre chez Eddy Lafontaine faire leurs trocs (échange).

Les gens à l'est de la rivière et à l'ouest de la gare, continuent de battre ce sentier en venant chercher leur courrier et faire leurs emplettes. L'hiver, certaines gens viennent en raquettes ou en traîneaux à chiens suivant la piste. Avant la construction de notre premier pont, les gens doivent traverser à pied le pont de la voie ferrée.

Nos premiers chemins sont de glaise, de gravier, de sable et de terre. Il est pratiquement impossible d'y passer en voiture, surtout après la pluie.

William Boudreau achète la première auto du village, vers la fin des années 20. A l'époque, le prix d'une Ford varie entre \$300.00 et \$400.00, et peut faire jusqu'à du trente-cinq milles à l'heure.

La mauvaise condition des chemins, surtout suite aux dégels du printemps, nos "chauffeurs" qui s'y hasardent doivent souvent faire tirer leur véhicule par des chevaux car les roues s'enfoncent.

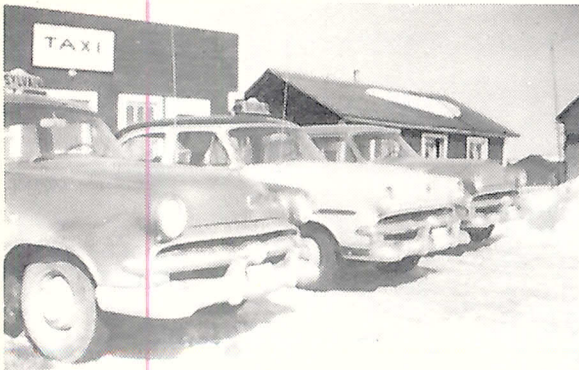
Dans les années de la crise, le gouvernement provincial crée un grand nombre d'emplois par son programme de construction et d'amélioration des chemins.

Plusieurs autres s'achètent des voitures, dont messieurs Victor Gaudreault, John et Ernest Houle, Vital et Clermont Roy, Alfred Bérubé, les Gosselin, Albert Sigouin. Ils doivent conduire avec prudence pour ne pas endommager la route.

Le pont actuel est le troisième que nous ayons. Les deux premiers ponts, faits de bois, n'ont pas résisté aux intempéries et à la circulation.



Le pont de bois.



Taxi – René Sylvain.



"Berline" à Bernard.

Pendant plusieurs années les habitants comptent sur les services de divers taxis. A titre d'exemple, un voyage à Kapuskasing coûte entre \$2.50 et \$3.00.

Finalement, en 1957, on améliore la condition des chemins. Deux ans plus tard, le département de la voirie couvre d'asphalte la route 11.

Plusieurs années après l'achat de la première

automobile apparaissent les bicyclettes. Elles sont plus rares à la campagne à cause du mauvais état des routes. Elles sont bien utiles pour se rendre au village rapidement par une belle journée ensoleillée. Malheur s'il pleut au retour! On doit porter les colis d'une main et traîner la bicyclette de l'autre, en se contentant de patauger dans la boue.

Habitations et commodités

Les petits camps de nos tout premiers arrivés sont en bois rond, les joints "galfeutrés" avec de la mousse. Avec la glaise détrempée on bousille les coins par en dehors. Sur le toit, un rang de papier noir. Le plancher aussi de bois rond, qu'on travaille avec "tille", ou seulement écarie à la hache. Une vitre tenue par de petites "lattes" sert de fenêtre.

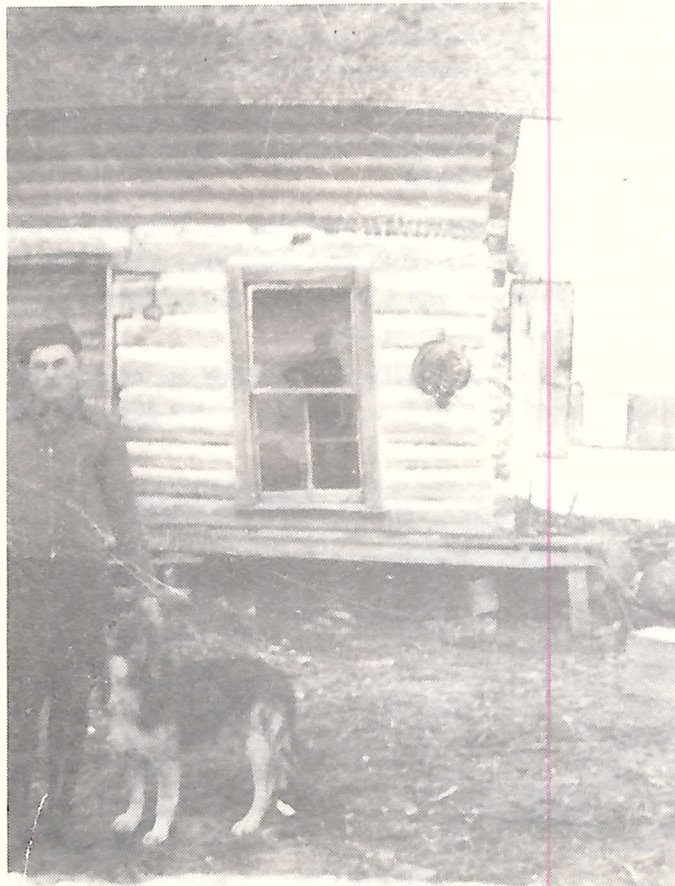
Les murs intérieurs sont tapissés de papier blanc, qu'on pose avec des "braquettes". La séparation est montée en petits rondins et du papier blanc. A l'époque, c'est un recouvrement moderne et économique, car un rouleau acheté de la Spruce Falls, ne coûte que \$1.25 et ça en couvre grand.

Plus tard, les maisons en planches recouvertes en papier noir, font leur apparition. Vient ensuite le bardeau et plus tard le "papier brique". "Ça faisait pourrir les murs, mais c'était beau!". On remplit les murs de "bran de scie" et plus tard de "ripe", comme isolant pour garder la chaleur, et de la chaux pour éloigner les souris. On n'a pas plus froid à ce temps qu'aujourd'hui. On allumait le poêle et on l'éteignait, sans qu'il en coûte trop cher, car on a du bon bois de chauffage en abondance. Dans les "camps, l'éclairage est fourni par la lampe à l'huile et le fanal pour l'écurie. Plus tard, nos maisons sont éclairées au fanal à gaz, ou à la lampe Aladin pour ceux qui en ont les moyens. Vers le milieu des années 40, quelques-uns se servent du "windcharger" et plus tard d'un générateur.

Ce n'est qu'en 1952, avec le consentement d'une trentaine de familles, que les services d'électricité nous sont accessibles. Vers 1954, on commence à installer les systèmes de chauffage à l'huile. Les gens se sentent gâtés: plus besoin de se lever la nuit pour remplir le poêle puisque la température demeure constante! Les habitants des rangs doivent attendre quelques temps avant d'obtenir les services hydro-électriques. La radio existe avant l'arrivée de nos premiers colons. Au village, c'est William Broudreault qui possède le premier appareil



Construction d'un camp en bois rond.



Henri Vallée devant la maison de son père Jean-Baptiste Vallée en 1938.

récepteur en 1926. Par ondes courtes, de Montréal, nous arrivaient les contes d'Ovila Legaré; le radio-roman "Le Faubourg à Melasse", les nouvelles en particulier la venue du R-100 et d'autres émissions des Etats-Unis. Toutefois, ce n'est qu'en 1952 qu'un poste régional bilingue, soit CFCL de Timmins, dessert notre région.

Toujours en 1926, le premier téléphone est installé à la gare. John Houle, de qui Herménégilde Sylvain achète plus tard la maison, obtient le premier appareil pour usage privé. Si quelqu'un doit placer un appel, il doit invariablement se rendre au village, il faut en demander les frais à la téléphoniste. Il faut parfois attendre tout un après-midi avant que la communication ne soit établie. Au Crow Creek, la Spruce Falls et les habitants du village japonais sont les premiers abonnés.

Quant à la télévision, ce n'est qu'en 1955 qu'on peut capter un poste anglophone de télévision. La télévision rentre très vite dans les foyers.



Le camp de Joseph Dumais une fois complété.

VIE SOCIALE

On accepte de bon coeur les imprévus et les occasions de gaieté. La parenté étant peu nombreuse, les voisins organisent les veillées entre eux. Nos pionniers se rassemblent souvent un peu partout dans la paroisse. Les moyens de transport étant restreints, on ne peut se rendre trop loin. Chaque fin de semaine, ou presque, le samedi surtout, on organise des soirées tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. On joue du violon, de la guitare, de l'accordéon et de la musique à bouche; on danse au son de la musique. On y sert aussi sa propre boisson, la "moonshine".

Chacun attend le temps des Fêtes avec impatience, car c'est tout un événement, on célèbre de Noël aux Rois. Avant la messe de minuit, on court la guignolée. Celui qui demeure le plus loin part tôt, arrête chez son voisin pour lui serrer la main; ils font route ensemble jusque chez le suivant et continuent ainsi jusqu'à l'église. Tous chantent dans les traîneaux éclairés au fanal et tirés par des chevaux.

A tour de rôle, chaque famille s'organise, reçoit ses voisins à souper. On veille jusqu'à minuit, une heure peut-être, puis on retourne à la maison avant qu'elle ne soit trop refroidie. Rares sont les hommes qui travaillent le lendemain, sauf pour la routine de la maison et le "train de l'écurie". Quelle différence avec nos soirées d'aujourd'hui qui durent jusqu'aux petites heures! Dommage aussi que ces coutumes s'effacent peu à peu!

Nos colonisateurs ne connaissent pas les cadeaux de Noël dispendieux d'aujourd'hui. Les enfants sont tout heureux de trouver une orange, une pomme, une poignée d'arachides ou de bonbons clairs dans le bas qu'ils ont suspendu avec tant de cérémonie la veille, près du poêle ou à la tête du lit. Tout événement heureux est occasion de réjouissance. Avant d'entrer dans une maison nouvellement bâtie, la famille invite les amis et les voisins pour une veillée de danse pour "user le plancher". On se fait des bancs avec des "madrillers", se sert de catalognes et de vieilles courtes-pointes pour les recouvrir et ainsi protéger les habits.

On se réunit souvent entre amis et voisins pour toute occasion: les mariages, les décès, les fêtes de Noël et du Jour de l'An. Parfois, le soir, simplement pour veiller, pour jaser, prendre des nouvelles, même chanter.

Le choix des conjoints se fait suite à ces veillées, aux "bees" et aux rencontres entre familles. Ils convolent après de courtes fréquentations étroitement surveillées. On se marie jeune. Du jour au lendemain, la jeune mariée est responsable de toute la maisonnée. Même que les parents ou les beaux parents habitent sous le même toit.

Les gens s'entraident beaucoup. L'été on organise des "bees". Avant d'entreprendre un travail majeur, on invite les voisins et amis à venir aider pour la construction d'une

grange ou d'une écurie, d'une maison ou défricher la terre. Souvent, après une malchance d'incendie, les gens sont là. Une telle corvée peut durer plusieurs jours. C'est une fête! Tous sont heureux de se rendre à la corvée. Pour une telle occasion, on a fait boucherie d'un porc ou d'un veau. Il n'est pas surprenant de voir la préparation et le service se faire en plein air.

C'est surtout une occasion de rencontres et d'échanges pour la jeunesse, les femmes et les familles. Tandis que les femmes plus âgées, nos grands-mères, sont heureuses d'avoir l'occasion de montrer aux jeunes filles comment piquer les couvre-pieds.

C'est ainsi qu'on savait s'entraider, au temps où le temps ne se comptait pas en argent!.

Au besoin, on téléphone à un médecin de Kapuskasing, mais il n'est pas toujours facile d'établir la communication. Les docteurs Soucy de Moonbeam, Louis Dupont père, et Maurice fils, et Wright de Kapuskasing se rendent au village par le chemin de fer en "moto-car", en pompeur, en train, en "snow-mobile" durant l'hiver et bien plus tard en auto durant l'été. Beau temps, mauvais temps.

Les patients qui doivent être hospitalisés sont transportés aux hôpitaux de Hearst ou de Kapuskasing. On va plutôt à Hearst, car c'est un centre francophone et tenu par des religieuses, tandis qu'à Kapuskasing c'est "anglais".

La plupart du temps, lors d'un accouchement, le tout se passe à la maison avec l'aide d'une sage-femme. Les mieux connues sont Mesdames Théodore Ayotte, Martine Marier, Henri Sigouin, Rose-Aimée Larochelle, Auguste Roy et Délima Guindon. Plusieurs d'entre-nous ont la vie sauve grâce à ces sages-femmes.

On se souviendra que le devant du poêle à bois et même la porte du fourneau a servi maintes et maintes fois

comme incubateur pour les poupons fragiles et c'est aussi sur cette porte que la mère, souvent la grand-mère, donnent les premiers bains du nouveau-né.

Nos registres paroissiaux nous indiquent une moyenne d'un décès par année. On remarque un taux de mortalité infantile beaucoup plus élevé autrefois qu'aujourd'hui. On l'attribue aux raisons suivantes: les mères ne reçoivent pas toujours les soins pré-nataux requis; elles "prennent du mal" si la maison est trop froide; certaines travaillent beaucoup trop durant leur grossesse; enfin la vie dans les camps ne comporte pas toujours des conditions des plus hygiéniques.

Lors d'un décès, on expose le défunt à la maison, on place un crêpe noir à la porte, en signe de deuil. Le mort est préparé par la famille mais n'est pas embaumé. Avec les voisins, les parents, on le veille pendant trois jours et trois nuits. Messieurs Polydore Dumais, André Roy et Cléophas Roy ont fait nos premiers cercueils avec de la planche "rough" recouverte de coton noir. Plus tard, pour la somme de \$18.00 à \$20.00 on se procure une bière d'adulte, d'abord de J. Durette de Moonbeam, ensuite de Charles-André Guénette de Kapuskasing. Un cercueil d'enfant vaut de \$5.00 à \$6.00.

A l'heure convenue, on transporte la dépouille à l'église sur une voiture tirée par des chevaux. Les frais de service funèbre sont de \$7.00 à \$8.00

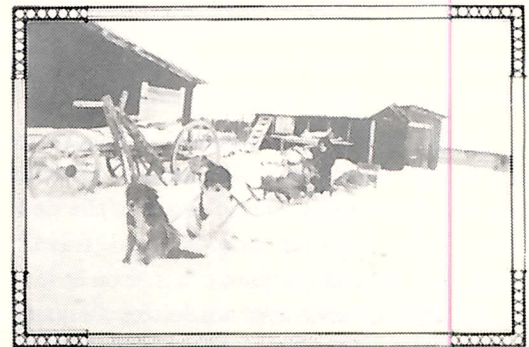
L'église est ornée de grandes draperies noires en signe de respect et de deuil.

La veuve et les proches parents portent le deuil pour un an et s'habillent de vêtements sombres pour une autre année.

Les gens des rangs

La population de 1930 se compare à celle d'aujourd'hui car en majorité les lots de l'est à l'ouest du village et des rangs sont habités.

Ces gens se rendent au village à pied, en raquette, en "sloop", à cheval ou avec des chiens, et ce, hiver comme été. Quelqu'un nous dit qu'il n'aurait pas échangé ses chiens pour un auto-neige s'il avait pu l'obtenir, car les chiens "portent sur la croûte" et permettent de suivre des raccourcis sans jamais subir de panne de moteur! Le cheval est absolument nécessaire, et pour le travail et comme moyen de transport.



Les chiens: un moyen de transport disparu!

Généralement les gens éloignés se rendent au village une fois la semaine, le dimanche. Après la messe de 10h, ils font leurs emplettes et ramassent leur courrier car magasins et bureau de poste sont ouverts sept jours par semaine. Pendant plusieurs années le maître de poste dessert les habitants de la région même à Noël et au Jour de l'An. Durant le mois de Marie, les jeunes se rendent à l'église plus fréquemment pour réciter le rosaire.

Nous pouvons retracer l'origine des noms de certains rangs encore habités.

Dans les concessions 4 et 5 du canton Idington, les six derniers lots sont habités par les six frères Lambert: Georges, Arthur, Alfred, Joseph, Athanase et Noël. L'abbé Gagné décide donc de le nommer "le rang des Lambert" même s'ils n'y sont pas les premiers arrivés. Au début, il fallait passer par le sentier, la "trail" près du pont avant que le chemin ne soit construit en 1936. Ceux qui demeurent le plus loin doivent marcher jusqu'à sept milles pour se rendre au village.

Nous apprenons que Jean-Baptiste Vallée s'y rend bucher avec Arthur Lambert quotidiennement avec sa voiture tirée par des boeufs.

Il y a un "crique" un peu plus haut que le ruisseau coulant près de l'ancienne maison d'Alfred Isabelle. On l'appelle le ruisseau aux corneilles ou Crow Creek. Au début, on s'y rend par une petite route qui passe à travers la propriété de William Boudreau, plus tard d'Albert Bouffard. Plusieurs familles y vivent: les Larocque, Hachez, Gaudreault, et Demeules.

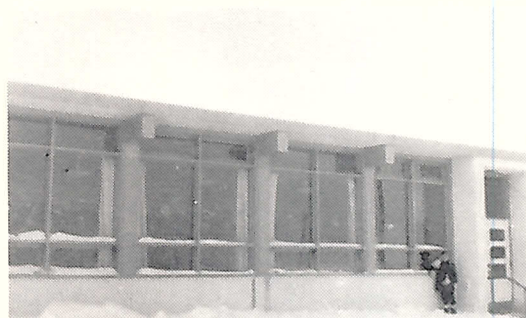
En mai, à tous les soirs pendant le mois de Marie, tous les gens du Crow Creek se réunissent chez Euclide Guindon pour réciter le rosaire.

Le rang des Gosselin est nommé ainsi parce que plusieurs des frères Gosselin y demeurent. D'autres familles viennent s'y ajouter: Stanislas Garand, Evangéliste Bolduc.

A l'ouest du village, près du "mileage 94", dénommé ainsi d'après les subdivisions du chemin de fer, notons que les familles Jules Guindon, Jean-Baptiste Vallée et David Duhaime prennent des lots.

Tandis qu'à l'est du pont on découvre les familles Langland, Chevrier, Forget et Vachon. Ceci est pour n'en mentionner que quelques-unes.

Le bois de coupe épuisé, les gens délaissent peu à peu leurs lots pour s'établir où l'avenir leur semble plus avantageux.



École Notre-Dame du Sacré-Coeur située sur le Crow Creek.



Roméo et Jeanette Guindon se rendent visiter les parents Jules Guindon – 1937-38.



Le premier camp de Jules Guindon, bâti au "94", en face de la famille Vallée. Sur la photo: Jacques, Henri et Agathe.



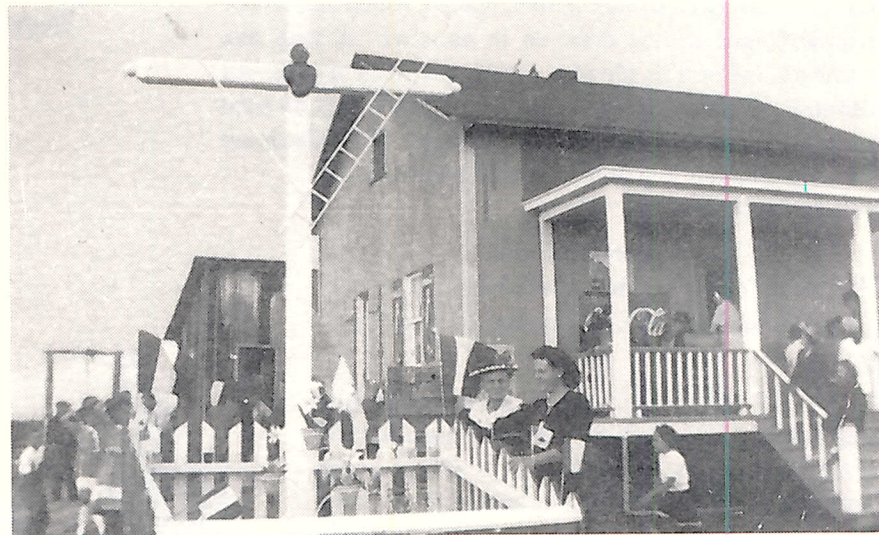
Le temps des foins avec Bruno Trudel et Henri Vallée.



Henri Vallée fait les foins avec les boeufs de son père, Jean-Baptiste, dans les années 1946-47.



Alphonse Gosselin



Le "Mois de Marie" chez Euclide Guindon.



Aimé Gagné, ptre-curé, 1929-1941.

Le curé Aimé Gagné

Les curés ont toujours fait un travail énorme au sein de la paroisse. C'est autour de l'église que les canadiens-français se regroupent pour s'organiser.

Le curé Aimé Gagné arrive à Opatatika au printemps 29 et nous quitte à l'automne 41, au moment où il s'enrôle dans l'armée.

Homme entreprenant, il défriche la terre, garde des animaux, il engage jusqu'à 7 ou 8 hommes qui travaillent pour lui. Grand amateur de chasse et de pêche, il distribue ses prises aux plus pauvres de ses paroissiens.

Il est toujours accueillant et généreux, prêt à aider les nouveaux arrivants à s'établir. Plusieurs peuvent affirmer que sans l'aide de cet homme au grand coeur d'or ils auraient probablement eu plus de misère à survivre.

Le curé surveille de près l'enseignement, car il sait que l'école est la seule possibilité où les enfants peuvent apprendre à lire et à écrire.

Dans les minutes des assemblées d'école, on lit que le curé Aimé Gagné avance l'argent nécessaire pour payer le salaire de la maîtresse.

Lors de sa visite chez les colons dans les rangs, il organise des cérémonies religieuses, bénit un mariage, baptise les nouveaux-nés, et en profite pour faire faire leurs Pâques. L'hiver ne l'arrête pas: il fait alors le trajet avec ses chiens.

Il ne s'entendait pas toujours avec ses paroissiens, mais personne ne nierait sa grande charité envers ceux qui manquaient du nécessaire.

Un des premiers clubs de baseball s'organise à Opasatika en 1928-29. Les membres de cette première équipe ont le curé Aimé Gagné comme joueur instructeur: Willy Soucy, Marcel Lepage, Médéric Forget "pitcher", Babe Laramé, Aimé Marier, Paul Chénier, Odina Roy, Albert Roy, Aimé Hamel, Patrick Brooks, Léopold Sigouin, Stanislas "Pitou" Harvey, arbitre, Roméo Guindon (receveur substitut). "Les dégâts séchés de chevaux ou de vaches servent de buts".



Lors d'une permission, il vient visiter ses anciens paroissiens. De gauche à droite: Eugène Garand, Curé Aimé Gagné, Céline et Stanislas Garand.

Le souvenir du curé Aimé Gagné restera gravé dans la mémoire des gens qui l'ont connu et aimé.

Le travail à la chaîne

Vers l'année 1927, débute le chargement du bois à la rivière, pour la compagnie Spruce Falls. Le travail commence en mai pour se terminer à la fin août. Au cours de l'hiver, une partie du bois est charroyé sur la glace de la rivière. Au printemps, le courant achemine le bois à la chaîne près du pont du chemin de fer.

Le bois en longueur de huit pieds monte sur la chaîne d'où les hommes le jettent et le cordent dans les wagons en se servant de "picorome".

En 1937, la Spruce Falls installe une nouvelle scie qui coupe le bois en longueurs de quatre pieds.

Au début, douze hommes travaillent en équipes de deux, se servant de "crochets à pitoune", ils remplissent douze wagons par jour. Ils sont payés 45¢ la corde pour leur labeur, soit environ \$9.00 par jour.

A leur arrivée les Japonais qui viennent y travailler demandent la permission de travailler par équipes de neuf. Deux équipes au lieu de trois chargent les wagons, ce qui



La drave.

allonge la journée de travail car les employés doivent remplir jusqu'à vingt-trois wagons par jour. Les wagons remplis sont transportés à l'usine de Kapuskasing.

Vers les années 38-39, la chaîne roule à pleine capacité, on travaille 24 heures sur 24.



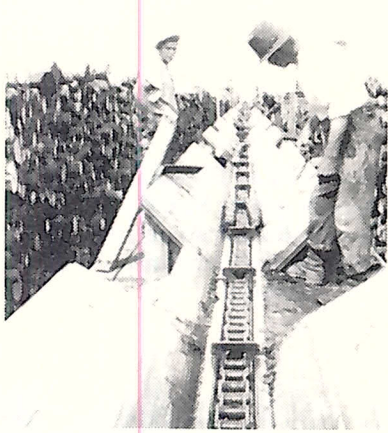
Un des gros tracteurs de l'époque!



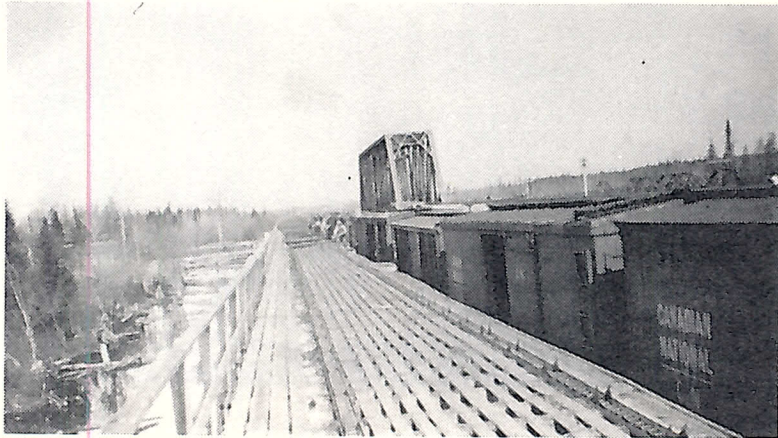
Albert Martel exerçant son métier de bûcheron.



Mâts servant au chargement du bois aux camps de la Spruce Falls.



Diverses facettes du travail "à la chaîne".

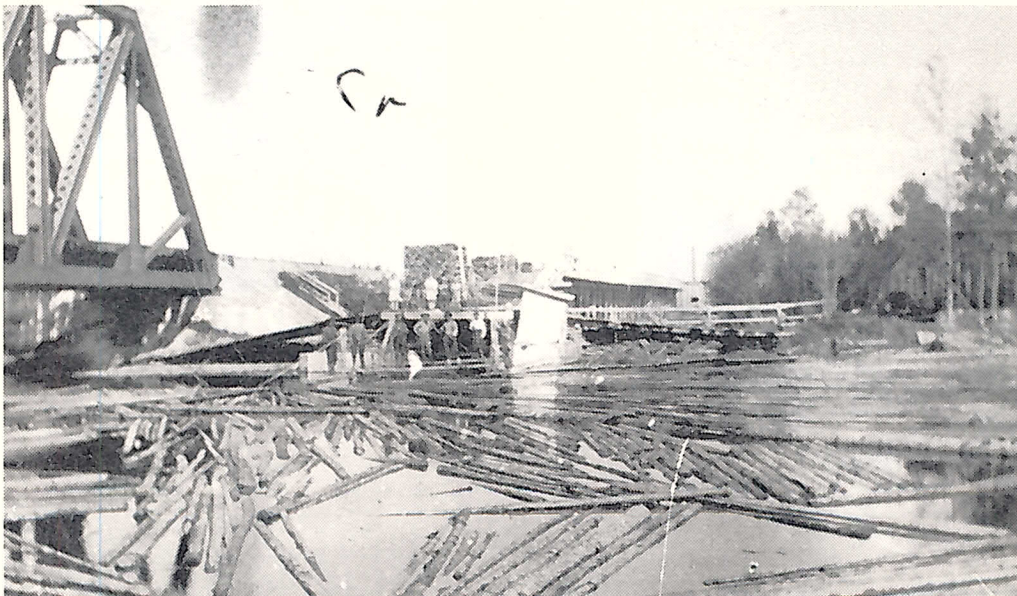




Au camp 32 en 1944. Les femmes, de g. à d.: Suzanne, Jeannine et Alice Larocque avec le contremaître Paul-Emile Guindon.



Une des premières photos montrant l'ensemble de la "chaîne" en 1927. A l'arrière plan: le magasin de Jo Chevrier.



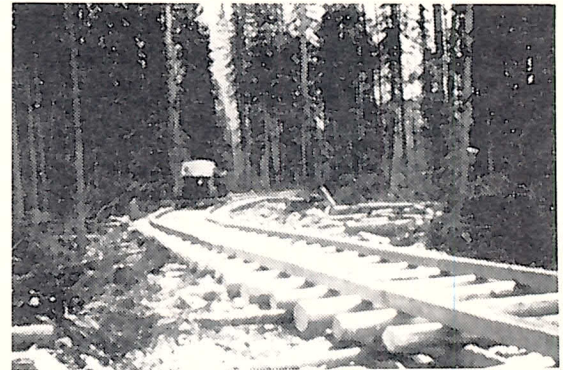
Une activité disparue!



Au temps des familles dans le bois. Fernand et Laurent Guindon devant le petit camp.



La "pole track", un moyen de transport très efficace!



Nos colons travaillant comme bûcherons pour la compagnie délaissent peu à peu leur terre pour un salaire assuré. De ce fait, les contrats de colons se font de plus en plus rares, donc une diminution de bois transporté par la rivière.

Cette chaîne fonctionne jusque vers les années 60, moment où la Spruce Falls commence à faire des chemins de glace pour transporter le bois directement au moulin de Kapuskasing.

Les camps de la Spruce Falls

Dans les années 1930, la Spruce Falls érige des camps; le 31, 32, 47, 51, 59 et 79 le long de la rivière Opatatika en haut de la chute. Les activités s'y poursuivent, de l'automne jusqu'à ce que la drave soit terminée au printemps.

Les hommes qui bûchent se logent dans des habitations de bois rond. Plus tard, ces camps de planches vertes sont recouverts de papier blanc à l'intérieur et de papier noir à l'extérieur. Ils



La "cookerie" au pont.



Pointeur sur la rivière.



Henri Vallée pose fièrement avec ses chevaux.



Au camp 51 de la Spruce Falls.

abritent près de deux cents hommes. Il ne sont pas très confortables, semble-t-il. Un témoin nous raconte: "La glace décore souvent la tête des lits. Il fallait se coucher la tête au pieds à cause de la glace".

Le samedi soir, après leur journée de travail, ces hommes se rendent dans leur famille, et retournent au camp, soit le dimanche après-midi ou le soir après le souper. Ils font de dix à dix huit milles même à pieds ou en raquettes, portant sur leur dos les effets de la semaine. Certains d'entre eux marchent pendant plusieurs heures dans "le p'tit dalo", une trace faite par la "sleigh" ou le tracteur.

Les femmes les regardent partir, inquiètes, non seulement de leur mari, mais aussi de leur propre sort. Avec leurs enfants, elles doivent confronter les problèmes quotidiens et la mauvaise température.

Plusieurs bûcherons possèdent leur propre "team" de chevaux. Le cheval leur est indispensable. Ils montent avec leurs meilleurs chevaux dans les chantiers, laissant les vieux "pitons" pour le travail à la maison.

Au cours de l'été, ils marchandent les chevaux entre eux, espérant obtenir les bêtes les meilleurs avant le début des chantiers à l'automne.

La compagnie a plusieurs chevaux. Les hommes qui conduisent ces chevaux doivent obtenir la permission du contre-maître (foreman), Murray Taylor, pour



Rouleau pour taper le chemin d'hiver.

s'absenter tous les quinze jours. Supposément, ceux qui passent la Noël au chantier, reçoivent un boni de \$5.00 de la compagnie.

"On travaille fort, faut quand même se nourrir." C'est alors qu'on engage du personnel féminin dans les camps de bûcherons, à la cuisine.

Des familles, avec des enfants d'âge pré-scolaire, montent passer l'hiver aux camps. Les femmes travaillent en faisant la cuisine et le lavage pour les hommes.

En plus d'accomplir leur travail en forêt, tous doivent continuer à s'occuper de leur terre et subvenir aux besoins de leur famille.

Événements Reesor Siding

Un jour reste gravé dans la mémoire de chacun. C'est le 11 février 1963. Une dispute ouvrière connaît son apogée alors que trois personnes trouvent la mort et huit autres sont blessées.

Les victimes sont: Joseph Fortier, 35 ans; Fernand Drouin, 28 ans; Irenée Fortier, 25 ans.

Les blessés: Joseph Boily, Alexandre Hachez, Léo Ouimette, Daniel Tremblay, Harry Bernard, Ovila Bernard, Albert Martel et Joseph Mercier.

Voilà la triste histoire de Reesor Siding. Un monument a été érigé à cet endroit.



La crise des années 1930

La crise, qui a débuté en 1929 pour se terminer en 1939, apporte un ralentissement dans le développement et l'économie canadienne.

Comment les gens se tiraient-ils d'affaire? "C'était souvent pas très beau à voir!" "Ça faisait dur par boutte!" "Y'a des familles qui ont pâti et ménagé et qui ont eu beaucoup de misère!" Ce sont là des remarques exprimées par la plupart des témoins en parlant de cette période.

On offrait des solutions pour alléger la crise: le secours direct du gouvernement, et un programme de retour à la terre pour encourager l'agriculture.

La majorité des gens reçoivent du "relief" ou secours direct. Ce système ressemble un peu au "welfare" (assistance sociale actuelle) sauf qu'il faut le gagner. C'était un "voucher" (pièce de justification, reçue pour la valeur du temps travaillé au lieu d'argent), avec lequel les gens se rendent au magasin indiqué pour obtenir des provisions ou des vêtements, seulement. Messieurs John Morel, Joseph Massé et Charles Landreville, Jo Chevrier de Kapuskasing distribuent le "relief".

Malheureusement, ce programme a vite provoqué des abus. Certaines personnes qui n'en avaient pas besoin recevaient l'argent tandis que d'autres, qui étaient vraiment nécessiteuses, étaient trop fières pour accepter la charité.

Pour donner un peu d'ouvrage, le gouvernement fait faire des chemins et creuser des "fossets" à la hache, au pic et à la pelle et fait charroyer la terre à la brouette à 25¢ la verge carrée. Un homme marié a droit à 12 jours d'ouvrage par mois tandis qu'un célibataire n'a droit qu'à 6 jours. Les célibataires ne travaillent pas tous, parce qu'il n'y a pas assez d'ouvrage pour les employer. Pour leur travail, les hommes sont payés 12¢ de l'heure et ce pour 10 heures d'ouvrage par jour, ce qu'on appelle la "\$1.20". On travaille dur. Au printemps, les gens ont droit à de la graine de semence à meilleur prix, ainsi que des vaches et des moutons. Une vache coûte \$40.00 et un mouton entre \$10.00 et \$12.00. Même si les temps sont difficiles, tous s'en tirent assez bien.

A vrai dire, chacun savait se débrouiller chez lui et autour de chez lui en donnant des coups de mains aux autres.

C'est ainsi que beaucoup de familles de colons ont survécu à la Crise. Le gouvernement ne met pas fin à la Crise, même si la prospérité revient peu à peu à partir de 1936. L'économie ne reprend son élan qu'après le début de la deuxième guerre mondiale en 1939. En plus, l'armée canadienne attire beaucoup de chômeurs et de fils de colons découragés par la misère des années 30.



L'appel des volontaires durant la dernière grande guerre mondiale.

La deuxième guerre

Cette période apporte un ralentissement dans le développement et l'économie canadienne. Si pour plusieurs, la crise est une période ardue, la guerre, par contre, annonce une époque de prospérité chez nous. L'argent se fait moins rare car l'usine de pâte et papier de Kapuskasing, la Spruce Falls, est à la recherche d'ouvriers.

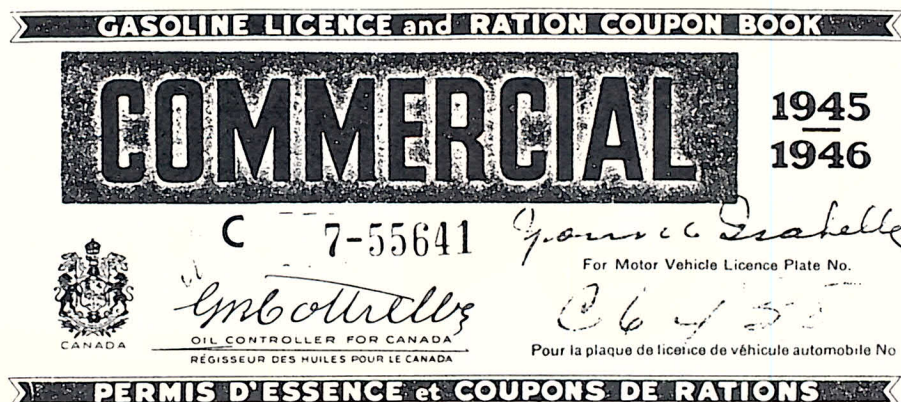
Au début, on enrôle les volontaires, ensuite le gouvernement impose la conscription, mais plusieurs de nos gens se font exempter du service militaire grâce à leur métier. En plus de nous avoir privés de plusieurs jeunes gens par leur participation dans les forces armées, le gouvernement impose le rationnement du sucre, du beurre, de la viande, du thé, du café et de l'essence. Pour se procurer ces produits, il faut présenter des coupons qui sont distribués selon le nombre de personnes par famille. Bien que cela soit défendu, on fait l'échange de ces coupons entre voisins; sucre contre viande ou beurre, selon les besoins des familles.

En général, le village n'est pas trop touché par les effets de la guerre. Cependant, nous déplorons la mort du sergent Aimé Lacasse, tué au combat en France et de Léo Roy.

Léo Martel rejoignit le régiment de "La Chaudière", au front. On compte Léo parmi les vétérans. Arthur Martel fait l'occupation pendant plus d'un an en Hollande.

En Léo et Arthur nous saluons non pas les héros d'un certain fait d'armes dans une certaine guerre, mais le symbole d'une volonté et d'un courage. Nous avons tous conscience que si ce pays est ce qu'il est, si nos enfants peuvent y vivre libres et heureux, c'est parce qu'un bon nombre de citoyens ne se sont pas dérobés lorsque les heures difficiles sont venues. Léo et Arthur restent des témoins vivants de toute une génération courageuse et blessée, que nous entendons bien ne pas laisser s'oublier.

D'autres resteront ici au Canada à faire leur service militaire, entres autres: Stanislas Harvey, Ovila Harvey, Jacques Vallée, Marcel Larocque, Rolland Marier, Roméo Marier, Albert Martel, Marcel Roy, Lionel Blais,



Sgt. Aimée Lacasse, fils de Joseph Lacasse, décédé en France le 14 juin 1944, à l'âge de 24 ans et 3 mois.

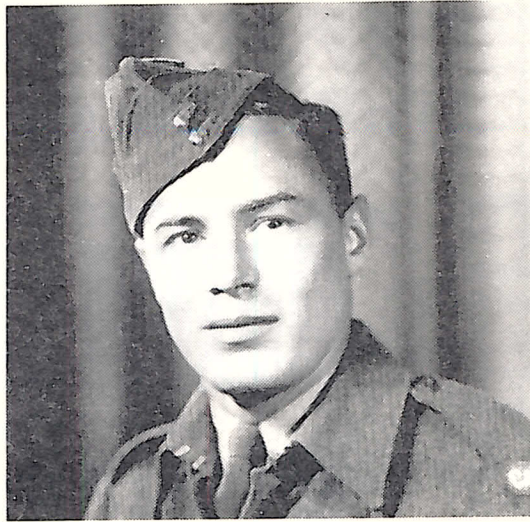
Gilles Chevrier, Armand Marier, Arthur Bolduc et Armand Harvey.

A part un blessé et deux morts au champ d'honneur, les autres reviennent dans leur patrie du Nord. Il est possible que certains autres de nos compatriotes aient offert leurs services à notre pays sans que les renseignements ne nous soient parvenus. Chacun d'eux a gardé un souvenir vivant des années passées.

Nous voulons garder un souvenir de reconnaissance envers ces frères et amis qui ont servi sous les armes au dernier conflit en Europe.



Arthur Martel



Roméo Marier



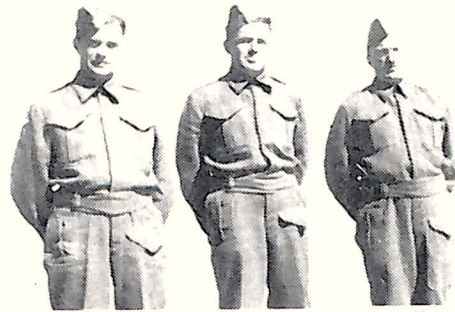
Lionel Blais



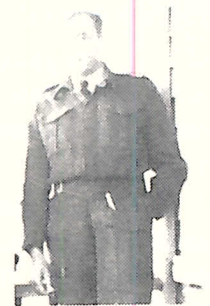
Roland Marier



Léo Martel



Arthur Bolduc



Albert Martel

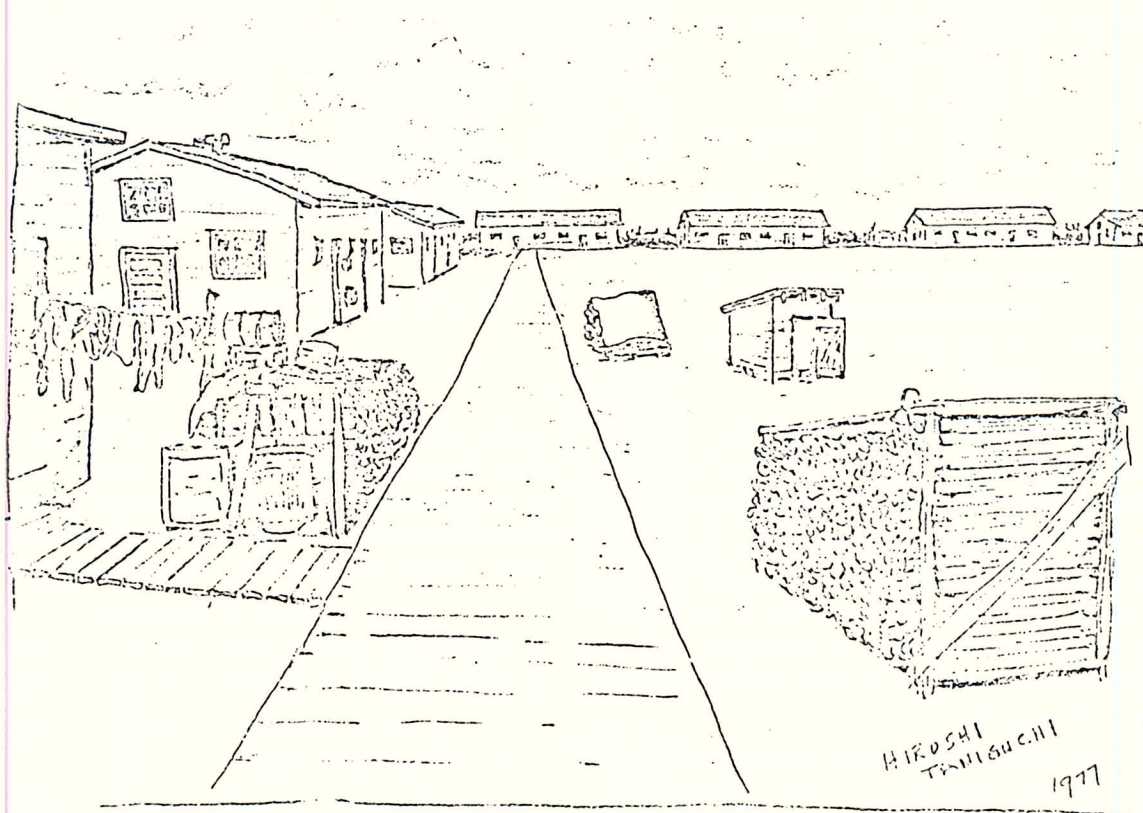


Marcel Larocque



Armand Harvey

L'établissement des Japonais



La période d'après-guerre voit également la naissance d'un nouvel établissement à Crow Creek. Pour apprécier à leur juste valeur les raisons pour lesquelles ce village est fondé, il faut revenir aux événements de 1942. A ce moment là, vingt-trois mille Japonais vivent sur la côte ouest du Canada. Après le bombardement de Pearl Harbour, le gouvernement, pour des raisons politiques, ordonna à tous ces gens de déménager à une distance d'au moins cent milles à l'intérieur des terres. Seuls ceux qui sont mariés à des occidentaux en sont exemptés. La région littorale devient alors une zone protégée car on craint un débarquement japonais sur la côte.

Plusieurs familles reçoivent un avis de moins de vingt-quatre heures pour se rendre à un centre d'évacuation de Tashmi. Ces centres ne sont que des refuges temporaires. Afin de remédier à la situation, le gouvernement dresse une liste des endroits où hommes et femmes peuvent se trouver un emploi, à condition d'y demeurer durant un laps de temps déterminé.



Printemps 1947... désastre au camp 32.

Toutefois, un certain nombre de familles ne peuvent quitter le centre d'évacuation sans l'aide du gouvernement. On leur laisse alors le choix entre déménager à l'est des montagnes Rocheuses ou retourner au Japon. De nouveaux centres de localisation sont établis; en Ontario, il y a Fingal, au sud, et Nays (un ancien camp de prisonniers allemands), près du lac Supérieur. On y accomode les Japonais jusqu'à ce qu'ils trouvent un emploi et une demeure.

Des représentants de la compagnie Spruce Falls se rendent à Nays afin de recruter des employés intéressés à la coupe du bois. Les restrictions imposées par le gouvernement sont maintenant levées et les gens sont libres de s'installer où ils le désirent.

Les premiers employés demeurent donc au camp 32 de novembre 1946 à septembre 1947, en attendant que les maisons et école de Crow Creek soient complétées.

La Spruce Falls achète une partie de la terre d'Alfred Isabelle pour l'établissement du village des Japonais. M. Sakon arrive le premier à Crow Creek. Il est bientôt suivi d'une vingtaine de familles. La compagnie vend ou loue la maison, au choix de chacun, et la rachète quand le propriétaire décide de partir.

Au début, nul ne parle français, mais tous s'entendent bien avec les gens car ils sont amicaux et se mêlent facilement aux autres.

Mlle Michi Ide, institutrice à Crow Creek pendant une dizaine d'années, enseigne d'abord au camp 32 où il n'y a qu'une seule salle de classe. A Crow Creek, il y a deux classes et on n'y enseigne que l'anglais. Cette école est



Des élèves posent fièrement devant leur école.

connue sous le nom de "Public School Section 2 McCrea". Mlle Marguerit Foster, missionnaire anglicane, est titulaire de la maternelle et de la première année, tandis que Mlle Michi Ide oeuvre de la deuxième à la huitième année. Au départ de Mlle Foster en 1952, elle en devient responsable.

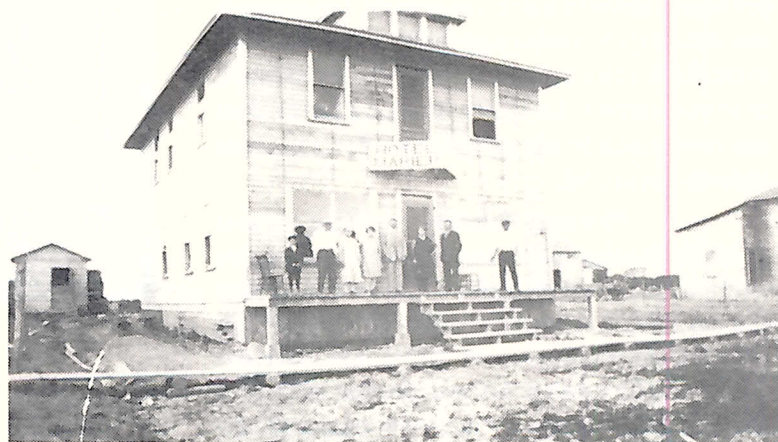
Les étudiants qui fréquentent l'école secondaire de Kapuskasing doivent pensionner en ville et ne viennent à la maison qu'en fin de semaine quand ils le peuvent.

Etant donné les difficultés que cette situation comporte, quelques familles nous quittent vers 1955, quelques-unes pour s'installer dans le sud de l'Ontario, d'autres pour retourner en Colombie Britannique. En 1957, il ne reste que quelques Japonais à Crow Creek. Les derniers à nous laisser sont M. et Mme Tsuneki Hirano. Toutefois, quelques familles demeurent encore à Kapuskasing.

Commerces et industries

La plupart de ces commerces sont des magasins généraux, et la variété de leur marchandise est surprenante. On cite d'abord la nourriture, les vêtements et la quincaillerie, mais il faut ajouter les items suivants: les chevaux, le foin, le bois de poêle et de planches, la gazoline, l'huile à lampe et les machines agricoles. Souvent, "on vendait à crédit et il n'était nullement question d'intérêt sur la dette."

John et Ernest Houle en 1924-25 construisent la première salle de billard située au 150, Chemin du Gouvernement, où aujourd'hui demeure Roland Dorval. C'est dans cette salle que



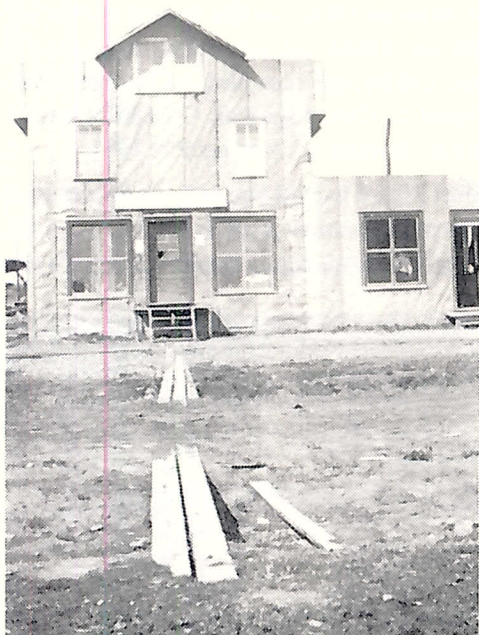
Hotel Aimé Marier – 1927.

sont célébrées les premières messes à Opasatika par les prêtres desservants. L'édifice est détruit par le feu dans les années 30.

Eddy Lafontaine en 1924 est propriétaire d'un petit magasin général et devient le premier maître de poste. Il vend à Vital Roy. Par la suite, Paul-Emile Guindon en devient propriétaire. Aux alentours de 1946, l'établissement brûle. Paul-Emile achète l'entrepôt de son voisin, Alfred Bérubé, le déménage sur son emplacement et le convertit en magasin général. Après la mort accidentelle de Paul-Emile et Yvonne Guindon, J.J. Ouellette achète et continue quelques temps avant de le vendre en 1959 à Roméo Guindon. En 1969, Alfred Isabelle devient le nouveau propriétaire.

En 1926, Pierre Courcelle construit le premier hôtel. Après quelques années, Alfred Bérubé l'achète et le transforme en magasin général. Puis en 1946, après leur décès, le tout passe aux mains de son frère Charles. Le commerce en 1954 est vendu à Théophile Martel. Depuis 1965 son garçon Léo tient toujours ce magasin général.

L'hôtel construit en 1927, par



Sur la rue principale, à Opasatika vers la fin des années 1920.



Georgine Forget, John Houle, Adrienne Forget et Alfred Isabelle (porte) devant la salle de billard.



Michel Ladéroute, Vital Roy, Jo Chevrier devant le magasin d'Andy Lafontaine.

la famille Aimé Marier accomode durant de longues années de nombreux célibataires. En 1968, il est détruit par le feu; aujourd'hui c'est l'emplacement de la maison de Maurice Sylvain.

En 1927, Stanislas Garand lui aussi érige un hôtel et le vend à la famille Joseph Chevrier en 1942. A partir de 1948, Roméo Guindon continue de maintenir l'hôtel; et par la suite il convertit l'édifice en loyers. Cet établissement brûle en 1968, et Gaston Chevrier y construit sa demeure actuelle.

Presqu'à la même époque, Alfred, Alphonse, François (Tom) Gosselin et leur soeur Henriette construisent un établissement contenant un magasin général et une salle de billard. Ils vendent à John Houle qui garde la salle de billard et transforme le magasin en restaurant. A ses heures, John Houle est cordonnier et notre premier barbier, Herménégilde Sylvain, achète le commerce et se fait forgeron dans l'arrière-boutique, mais garde "la pool room" pendant de nombreuses années. Le temps passe et son fils Maurice

convertit la salle de billard en quincaillerie. Maurice est toujours à notre service pour l'électricité et la construction.

Alphonse Gosselin érige une maison sur le coin de la rue de l'église. Il loue les appartements du haut à des particuliers, et la commission scolaire loue le bas pour s'en servir comme école pendant quelques années. Alphonse Gosselin tient une boutique de forge pour une dizaine d'années et raconte ce qui suit: "A la boutique, outre le ferrage des chevaux, on fait la réparation des wagons, des traîneaux et des voitures. L'ouvrage ne manque pas."

Cependant, après l'apparition de l'automobile, M. Gosselin nous avoue abandonner sa forge car il passe plus de temps à réparer les pneus crevés qu'à ferrer les chevaux, étant donné la mauvaise condition des routes.

Un des premiers forgerons, Omer David, a sa forge au "mileage 94" dans un petit camp, avant de venir s'installer près du village. Il vend la boutique de forge à Théophile Martel. Par la suite, Paul-Arthur Paradis achète la maison, aujourd'hui Réal Paradis au 64, Chemin du Gouvernement.

Pendant toutes ces années, le bureau de poste n'a pas changé d'endroit souvent. Au début, Ovide Desgroseillers construit l'édifice; Donat Lanthier l'achète et ouvre un magasin général et s'occupe de la poste.

En 1928, Adrien Bélair achète le commerce et madame Florence Bélair s'occupe du courrier. En 1948, le feu ravage le tout. Il achète l'ancienne école qu'il déménage en 1949 sur son terrain. La famille y demeure et Madame Bélair continue avec le bureau de poste pendant plus de 40 ans. A sa retraite, en 1969, Denise Brooks nous assure le service postal.

Wilfrid Guérin a un magasin général qu'il transforme plus tard en deux logements. Plusieurs années



L' hôtel Garand en 1927.

après, il vend à Joseph Bélair qui en 1942 réaménage en magasin général. Mais en 1966, son fils Roland convertit le magasin en salle de billard. Le commerce est acheté et continué par Noël Lallier, qui plus tard, en fait des loyers, dont le premier local du Club d'âge d'or. Cet édifice entre le restaurant et Gaston Chevrier brûle en octobre 1981.

Henri Ricard a aussi une salle de billard située à la place du restaurant Pionnier, mais la vend à Odina Roy qui ne garde la salle que quelques temps car, en 1945, il



Le moulin à scie d'Albert Bernard.



Le poulailler d'Alcide Vermette.

défait la bâtisse et construit une autre maison.

Alfred Gosselin se construit un bateau de pêche et accommode les touristes en 1930. Il organise des excursions au Grand Lac seulement les dimanches. L'opération est rapidement discontinuée car elle n'est pas rentable; le bateau est trop lent pour naviguer sur une telle distance. C'est un bateau fort, plus propice au travail qu'à la plaisance. Il le vend donc quelques années plus tard à M. Fontaine de Hearst.

Il faut dire que nos bons villageois étaient fiers d'afficher "bonne tête". C'est ainsi qu'avec bonne volonté des gens se sont découverts barbiers. Nommons entre autres: John Houle, Alphonse Gosselin, Albert Sigouin, Arthur Bolduc, Roméo Marier et Paul-Arthur Paradis.

Chacun son tour également de s'improviser boulanger. Ainsi messieurs Thélesphore Millette, Victor Gaudreault, Ernest Houle, Armand Gagné, Thomas Trudeau ont fait du bon pain pour nos aînés.

Gaston Chevrier nous dit: "Je me souviens que très jeune j'ai délivré du pain et je l'ai fait en traîneau à chiens sur la "track", à partir du village des Forget au "mileage 86" et jusqu'au "mileage 95".

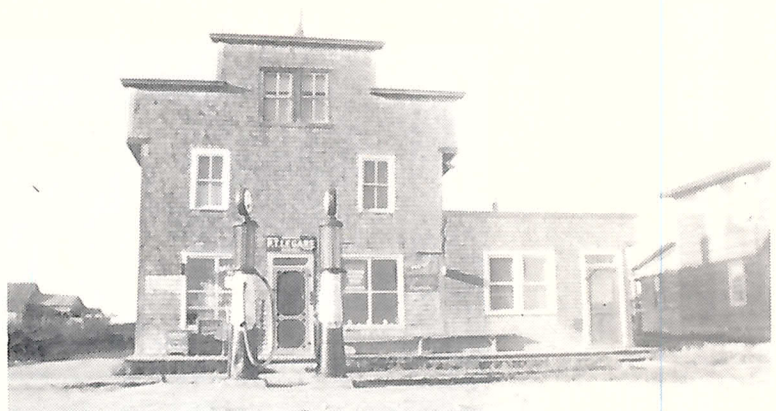
Vers 1929-30, une organisation se forme au village, en collaboration avec le diocèse de Hearst. On veut à tout prix une scierie à Opatatika, on croit que ce serait une entreprise rentable. Quelques hommes, dont Gédéon Bolduc, se rendent au Québec, où plusieurs usines ferment leurs portes, faute de bois à proximité. Ils proposent à Albert Bernard de venir s'installer chez nous. Il visite le village, se déclare satisfait, vend son usine et quitte une bonne clientèle pour s'établir à Opatatika. Il n'apporte qu'une partie de son outillage. Il installe sa scie à vapeur (qu'il fait plus tard fonctionner avec le tracteur) sur un lopin de terre déjà défriché à l'ouest de la municipalité, qu'il achète de Omer David. Dès décembre les opérations commencent. Sept ou huit employés travaillent tous les hivers mais on n'y scie que le bois des colons. Malheureusement, il s'établit durant la crise. Conséquemment le commerce ne peut grossir puisque l'argent se fait rare.



Le premier tracteur TD-40 International d'Albert Bernard. Alexandre Bernard, conducteur. Debout: Jo Larochelle.



Le garage René Sylvain.



Commerce d'Herménigilde Sylvain.

En 1946, à un mille de l'hôtel Opaz actuel, Rodolphe Forget construit un moulin à scie le long du Hull Creek. Ce premier moulin est démoli peu de temps après, alors qu'un second aux dimensions plus grandes, se situe sur trois acres de terre à quelque distance du premier établissement. Une douzaine de personnes y travaillent et le bois est vendu tant à la Spruce Falls qu'à des individus. La santé du propriétaire étant chancelante, cette entreprise est vendue à Selin de Hearst.

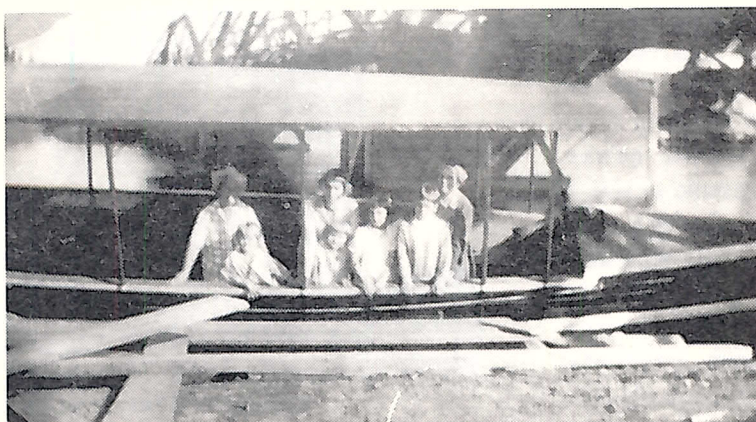
D'autres personnes ont été à tour de rôle entrepreneurs forestiers, "jobbeurs", entres autres: Paul-Emile Guindon, Alfred Bérubé, Vital Roy, Théophile Martel, Antonio Guindon, Alfred Isabelle, les frères Veilleux, Jo Bélair et Wilfrid Guérin.

En 1944, Alcide Vermette bâtit une couveuse, pour recevoir les jeunes poulets et un poulailler qui contient jusqu'à cinq cents poules. Au début, il vend les oeufs au magasin Alfred Bérubé, à Kapuskasing chez Beauchesne, aux Japonais, sur le Crow Creek, et à quelques clients du village. En 1953, la moulée étant trop dispendieuse, l'entreprise n'est plus rentable. Le poulailler est défait et avec les matériaux, Alcide construit une maison.

Comme on peut le constater, au long des années, Opatatika s'est doté de services dont plusieurs subsistent encore de nos jours: Caisse populaire, garage, restaurant, épicerie licenciée, salle de billard, taxi, dépanneur, hôtel et salle de danse. Pendant plusieurs étés, les gens ont dégusté de bonnes frites.



Le long de la route principale, au village, en 1946.



Le bateau de plaisance d'Alphonse Gosselin, par une belle journée d'été.

L'école

Dès leur arrivée, beaucoup de colons possèdent une famille nombreuse. Ils ont à coeur de fournir une bonne éducation à leurs enfants.

En 1929, on organise un conseil scolaire. Dans les registres, datés de 1931, on trouve 25 présences à une assemblée annuelle et en 1932 on a 62 présences. En 1931, on note messieurs Thomas Trudeau, David Duhaime, Alfred Bérubé comme dirigeant et Albert Demers comme secrétaire de la commission scolaire.

Yasauka Rev. 30th/31.
Assemblée annuelle et générale
tenue à la maison d'école à
7 hrs pm. le 30 décembre 1931 après
avoir été annoncée par avis public
pour cette heure:
Présents: Thomas Trudeau,
A. Bérubé, D. Duhaime, Rev. G. Gagné,
Yvetta Roy, Emery Kachez, Jean Marie
Gundon, Paul Emile Gundon,
Jean Houle, W. Hoppaull, Omer Kassegué,
Alphonse Marin, Desphore Milette,
Edmond Gundon, Anne Marier
Omer David, Adolphe Desjardins
Albert Fournard, Ferdinand Uytté,
Joseph Lavoie, B. Lavoie, Thomas
Lavoie, Théophile Martel, Adolphe
Lavoie
Propose par Mr W. Hoppaull
secondé par Omer Lavoie qui Albert
Demers est secrétaire de cette
assemblée -
Adopté

Notre première institutrice, Mlle Lul Maurice, épouse plus tard Jean Desraspe et enseigne à nos jeunes dans la "petite école", construite par Polydor Dumais.

C'est la deuxième bâtisse située sur le chemin du Gouvernement au coin de la rue de l'église. Très tôt, devenue trop petite, cette maison devient successivement propriété de Paul-Emile Guindon, Noël Lambert et Léon Trudel.

Avec la venue de nouvelles familles, un besoin d'espace se fait sentir. C'est alors qu'à tour de rôle on loue les maisons d'Alphonse Gosselin, Alcide Vermette et Eugène Ménard.

Les taxes scolaires payées en retard, et les octrois du gouvernement lents à venir, occasionnent de nombreuses difficultés. Souvent le salaire de l'enseignante, qu'on a du mal à faire venir, est en retard de quelques semaines.

La jeune enseignante trouve la vie à la campagne souvent ennuyante et quitte son poste à la fin de l'année scolaire. A l'époque, les enfants fréquentent l'école à l'âge de six ou sept ans mais s'absentent souvent à cause du froid et des tempêtes. La plupart doivent abandonner leurs études entre douze et quinze ans pour gagner leur vie.

Notre deuxième école du village, construite en 1932 sur le site de l'école actuelle, comprenait deux salles de classe. Vendue à Adrien Bélair, elle est déménagée en 1945, et a servi de bureau de poste pendant plusieurs années.

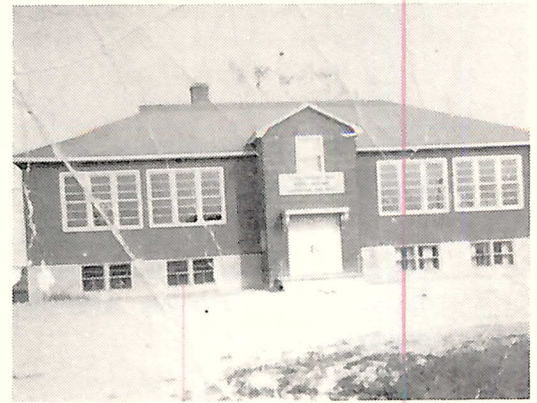
D'autres regroupements scolaires s'ensuivent. A l'est au "mileage 86", village Forget, on se regroupe pour ouvrir une école.

L'école publique est située près du ruisseau Montcalm dans le canton McCrea, l'autre bord de Joseph Boutin, où est présentement l'Arc-En-Ciel.

L'école publique, située au village des Japonais, accueille aussi les jeunes du Creek qui désirent la fréquenter.



Le "snowmobile" de René Sylvain.



L'école - 1945.



A l'occasion de l'ouverture de l'école: M. Leblanc, Mlles Jeannine Ethier et Pauline Rancourt.



Une cabane sur traîneau.

Une école séparée est construite sur le Crow Creek pour répondre à la demande des parents. Aurore Lafleur est la première institutrice engagée. En 1961, fermeture de cette école.

Les commissaires se réunissent régulièrement. Leur fonction consiste à réclamer les taxes non payées, engager le personnel enseignant et voir à ce que l'école ait sa réserve de bois de chauffage. Plus tard, ils engagent quelqu'un pour balayer et voir à l'entretien de l'école.

En 1945, un nouvel établissement scolaire de quatre classes est érigée. Il s'agit de l'ancienne partie de l'école actuelle.

Les Soeurs de la Charité d'Ottawa acceptent la direction de l'école en 1950. Elles habitent d'abord une salle de classe, avant de déménager dans le couvent en 1952. Elles oeuvrent pendant 28 ans au service de la paroisse.

On agrandit une première fois en 1958, une seconde fois quelques années plus tard. On enseigne alors de la première à la dixième années. En 1967, lors de la fermeture des classes de neuvième et dixième années, on ajoute une maternelle.

En 1969, fusion des commissions scolaires d'Opatatika à Smooth Rock Falls et formation du Conseil des Ecoles Séparées du district de Kapuskasing.

Plusieurs se souviendront qu'avant le transport par autobus, on se rend à l'école à pied, ou en traîneau à



Premier autobus, 1952, propriété de René Sylvain.

chiens. Même en hiver, on installe une cabane à ciel ouvert, plus tard chauffée, sur une "sleigh" tirée par des chevaux. A tour de rôle chacun en a la responsabilité. Plus tard, René Sylvain voyage les écoliers en "snowmobile" l'hiver et en auto l'été. Vient ensuite l'autobus scolaire en 1952.

Pendant sept ou huit ans, Paul Aubertin de Harty conduit nos élèves qui fréquentent l'école secondaire de Kapuskasing. En 1967, alors qu'on ampute la neuvième et dixième années locales, René Sylvain instaure un service d'autobus pour le transport des élèves à la ville.

Les Soeurs de la Charité à Opatatika *(dites Soeurs Grises de la Croix)*

Opatatika est une jeune paroisse d'à peine 24 ans d'existence quand les Soeurs de la Charité d'Ottawa, à la demande de Mgr Georges Landry, évêque de Hearst, de M. l'Abbé Théophile Roy, curé de la paroisse, de M. l'Inspecteur François Moreau et aux demandes réitérées des Commissaires de l'école Saint-Antoine-de-Padoue d'Opatatika dont le président est M. Théophile Martel, acceptent de venir prendre la direction de l'école.

Le 14 août 1950, les deux fondatrices: Soeur Florence-Marie (Léontine Piette) et Soeur Claire-Pauline (Rose-Marie Trahan), après 22 heures de trajet par train et d'une heure en autobus, arrivent à Opatatika. Le Père Théophile Roy, curé, est absent pour trois mois de repos à la suite d'une forte crise cardiaque. Les Soeurs sont reçues par Mme Lucien Guindon, secrétaire de la Commission scolaire, qui leur fait visiter l'école. Peu après, M. Théophile Martel, président de la Commission scolaire, est averti et accourt. Sa poignée de main, ses yeux humides, disent mieux que des paroles, son contentement. "Nous avons besoin de Soeurs", dit-il simplement.



Les premières religieuses à Opatatika: Srs Claire Pauline, Florence Marie et Marie du Mont Carmel.

Ce n'est que le 21 août que, sous une pluie battante, les fondatrices arrivent définitivement à l'école d'Opatatika où elles s'installent dans une classe qui leur servira de couvent. M. Maurice Guenette, de Kapuskasing, installe un poêle à gaz, un ensemble de cuisine et deux lits. M. Théophile Martel voit à ce que les Soeurs ne manquent de rien.

Le 27 août 1950 est le premier dimanche des Soeurs à Opatatika. M. l'Abbé Aimé Tardif, curé de Harty, célèbre la messe et accueille officiellement les religieuses au nom du curé absent et des paroissiens. Dans l'après-midi, les Pères André Carey, curé de Kapuskasing, Aimé Tardif, curé de Harty, Paul Doyon, curé de Fauquier, visitent les Soeurs arrivantes et s'intéressent grandement à leur fondation nouvelle.

Le 5 septembre, c'est l'ouverture des classes. Trois voitures transportent les élèves éloignés. Les 111 enfants qui se présentent sont polis et heureux; on les répartit en trois classes: de la 1ère à la 2e année: 39 élèves; de la 3e à la 6e années: 40 élèves; de la 6e à la 10e années: 32 élèves. Chose étonnante peut-être, le nombre de cours dans chaque classe n'a jamais nui à l'avancement des élèves, loin de là; dans les concours régionaux de français, ainsi qu'au Séminaire de Hearst, ils se classaient souvent bons premiers ou presque.

Les Soeurs se sont vite intégrées à la vie paroissiale. Dans toutes les activités paroissiales, elles prennent une part active; aident à la liturgie en s'occupant de la sacristie, des décors à l'église, de groupements divers: croisade eucharistique, chorale, première Communion, Confirmation, Communion solennelle. De plus, elles s'efforcent de rendre bien vivantes les initiatives naissantes: les sections juvéniles, concours de français, caisse scolaire, concerts, distribution de prix, voyages éducatifs, etc. etc.

En 1954, pour faire place au nombre croissant d'étudiants, les Soeurs doivent songer à libérer la salle de classe qu'elles occupent. La construction du couvent débute le 19 juillet 1954 pour se terminer le 27 novembre de la même année. Les Soeurs se hâtent de déménager dans leur nouvelle résidence.

En 1957, les élèves, de la 1ère à la 10e années inclusivement, sont répartis dans les cinq classes.

En 1969, on doit construire un ajout à l'école Saint-Antoine-de-Padoue. Il y aura donc deux classes et deux bureaux de plus. On enregistre 225 élèves répartis en huit classes. Mais depuis lors, le nombre d'élèves a baissé graduellement; en 1977, il n'y a plus que 94 élèves répartis en 5 classes.

Le 13 juillet 1978, étant donné le manque de personnel chez les religieuses et vu la baisse d'inscriptions dans l'école, après 28 ans de labeur, de joie, d'apostolat, c'est la fin de la mission des Soeurs de la Charité d'Ottawa à Opatatika.

Elles quittent Opatatika avec beaucoup de regret et de gratitude envers la population qui s'est montrée si dévouée et si accueillante. Désireuses de vivre toujours dans l'amitié des familles qu'elles ont connues et aimées, les 34 religieuses qui ont vécu à



Opatatika vous redisent leurs noms: S. Florence-Marie (Léontine Piette) (6 ans) fondatrice, S. Claire-Pauline (Rose-Marie Trahan) (2 ans) fondatrice, S. Marie-du-Mont-Carmel (8 ans), Jeanne-Marguerite (Marie Houde) (11 ans), S. Ste-Anysie (Anysie Baulieu) (14 ans), S. Marie-Théonal (2 ans), S. Jacques-du-Sauveur (Henriette St-Jacques) (10 ans), S. Hélène-du-Crucifix (1 an), S. Suzanne-André (Yolande Vinette) (10 ans), S. Ste-Brigitte (Marie-Jeanne Hamel) (2 ans), S. Joseph-René (Cécile Guénette) (6 ans), S. St-Zacharie (Laurette Gagner) (1 an), S. Grégoire-de-Nazianze (1 an), S. Rose-Alice (Alverta Bélair) (2 ans), S. Lucie-de-Notre-Dame (Gilberte Grzela) (5 ans), S. St-Anicet (1 an), S. Jeanne-Mance (6 ans), S. Simone DesRosiers (6 ans), S. Nicole Lamothe (1 an), S. Denise Rémillard (1 an), S. Pauline Rancourt (4 ans), S. Yolande Carrière (2 ans), S. Rollande Meunier (1 an), S. Cécile Dandeneau (3 ans), S. Pauline Shaffer (1 an), S. Bibianne Blanchard (1 an), S. Cécile Sutherland (1 an), S. Annette Groulx (1 an), S. Carmen Charbonneau (3 ans), S. Berthe de Pocas (3 ans), S. Yvonne Bourré (1 an), S. Odile Bernard (1 an), S. Thérèse Gervais (1 an), S. Marie-de-Béthanie (Marguerite Myre) (1 an).

Après 28 ans au service de la communauté, les religieuses nous quittent en nous laissant de merveilleux souvenirs de leur passage parmi nous.

En signe de reconnaissance, les paroissiens marquent leur départ par une fête, où les amis viennent saluer une dernière fois ces religieuses qui se sont dévouées durant toutes ces années, autant au niveau paroissial que scolaire.

D'un geste généreux, elles laissent le couvent à la paroisse, qu'on aménage en presbytère.

Maison Mère des Soeurs Grises de la Croix

7, rue Bayne

Ottawa, le 11 août 1950.

A Son Excellence
Monseigneur Georges-L. Landry
Evêque de Hearst
Hearst.

Excellence,

J'ai l'honneur de vous faire part que, pour répondre au désir ardent de Monsieur le Curé d'Opasatika, de Messieurs les Commissaires d'écoles de l'endroit et de l'Association d'Education d'Ontario, nous avons dû devoir accepter la direction de l'école du village d'Opasatika.

Bien humblement, nous vous soumettons notre projet de fondation et nous vous demandons l'autorisation d'y envoyer, tout d'abord, deux religieuses bilingues pour la tenue de l'école, en septembre prochain.

Dans l'espoir que cette fondation est voulue par la Providence, nous vous prions, Excellence, de bénir l'oeuvre d'apostolat de nos soeurs fondatrices et d'agréer l'hommage des sentiments respectueux avec lesquels je suis

Votre religieusement dévouée en Notre-Seigneur,

Sœur Saint-André-Corsini, s.g.c.
supérieure générale

Maison des Soeurs de Sainte-Marie à Opatatika

Les Soeurs de Sainte-Marie désirant ouvrir une nouvelle maison dans le Nord, ont étudié les diverses possibilités et ont rencontré les autorités diocésaines. Elles voulaient travailler dans un milieu simple et ouvert. Monseigneur Despatie leur a suggéré Opatatika parce que de là, il leur serait facile de rayonner dans toute une section du diocèse. Monseigneur désirait très fort aussi une religieuse qui s'occuperait d'offrir quelque chose aux jeunes 14-16 ans qui, eux, n'ont rien de spécifique pour garder vive en leur coeur la flamme de l'amour de Dieu et de leur frères et soeurs humains. Les distances étant considérables dans le Nord, il croyait que d'Opatatika l'accès de plusieurs centres devenait plus facile sans être trop coûteux. Les démarches se sont poursuivies et le Conseil Provincial a fait l'acquisition d'une maison située à l'arrière de l'église, non loin de l'école.

Le 29 août 1983, S. Fernande Levac, S. Blanche Lefebvre et S. Myriam Brazeau, quittent Ottawa. Ce sont là les trois soeurs désignées pour cette nouvelle mission.

Après l'installation, les soeurs étudient les diverses possibilités d'apostolat et de travail. Soeur Fernande et Soeur Blanche s'inscrivent comme suppléantes pour les écoles de la région. Et dans le milieu immédiat, ce sont les premiers contacts avec les gens. L'accueil est simple, cordial et chaleureux. Le Père René Poirier, curé de l'endroit, qui

désirait beaucoup les religieuses, facilite l'accès et l'intégration des soeurs à tous les niveaux: Liturgie, chorale, Conférence-Jeunesse, visites aux malades, préparation des baptêmes, Nouveaux Ministères et Prise en charge, groupe de prière, etc., autant d'ouvertures. Soeur Myriam travaillera à la tenue des livres et s'occupera des registres au niveau paroissial et fera un travail de comptabilité à la Maison Arc-en-Ciel, organisme qui vient en aide aux jeunes en difficulté.

Fin de novembre, Soeur Marie-Josée Gougeon, nouvelle professe, vient se joindre au groupe initial. Elle assume le chant dans deux écoles: Val Rita et Opatatika. Elle donne aussi des leçons de guitare à des jeunes qui accompagneront à l'église.

A son départ en septembre 1984, Soeur Françoise Berthiaume vient poursuivre le travail, s'occupe des Guides, visite et porte la communion aux malades et personnes âgées ou seules.

Viennent s'ajouter des projets comme Entre-Jeunes, Youth for Youth, lors de l'année internationale de la Jeunesse. Sr Fernande en est l'inspiratrice.

Nous, résidents d'Opatatika, sommes heureux et fiers d'avoir parmi nous ces religieuses qui consacrent leur vie pour leurs frères et soeurs.



A l'arrière, de g. à d.: Soeurs Blanche, Fernande.
A l'avant: Marie-Josée et Myriam.

SFC Lowther

La base militaire SFC Lowther est située sur la route 11 dans la région de Cochrane au nord de l'Ontario. Elle se trouve à 7 milles à l'ouest d'Opasatika.

La station militaire est érigée en 1957 par l'aviation américaine. Le major Bernice A. Allen est le premier commandant de l'Escadron 639.

Les installations comprennent un radar de recherche, un radar altimétrique et des appareils radio, pour les communications à très hautes fréquences.

Le 1er juillet 1963, le gouvernement des Etats-Unis remet le centre d'information au gouvernement canadien.

Le major général Benjamin Webster, représentant de l'aviation américaine, par un geste symbolique donne les clés au vice-maréchal de l'air, M. M. Hendrick, de l'aviation royale canadienne.

L'unité est rebaptisée l'Escadron 36 de radar, et le lieutenant-colonel I.D. Tenove devient le commandant.

La station envoie ses renseignements à la centrale du 23e commandement de la défense aérienne de l'Amérique du Nord à Duluth (Minnesota).

La station doit également fournir une équipe de



recherche terrestre pour les situations d'urgence au nord de l'Ontario. Ses membres peuvent être appelés à prêter leur aide aux autorités civiles, à la demande du grand quartier général.

Cette base militaire de Lowther forme une communauté qui se suffit à elle-même.

Tourisme – Rufus Lake Lodge

En 1973, suite à une soumission faite au Ministère des terres et forêts, quelques personnes dont Rock, Réal Isabelle et Bernard Labonté obtiennent la permission de fonder un centre touristique où jadis était situé le camp 85 de la Spruce Falls.

Ce centre bordant le lac est situé à trente-huit milles au sud-ouest d'Opasatika, dont la longueur est de cinq milles, et a plus de vingt-cinq milles de contour. Cet endroit est un paradis pour les grands amateurs de chasse et de pêche.